

Remarques à propos de l'usage des citations en matière de chronologie dans les *Vies*

FRANÇOISE FRAZIER

C'est en étudiant l'organisation du récit historique dans la *Vie de Nicias* qu'un passage de cette *Vie* a attiré mon attention sur le peu de rigueur chronologique montré par Plutarque lorsqu'il doit produire comme documents des textes littéraires, qui sont, pour l'essentiel, des oeuvres poétiques, vers d'Homère ou d'Hésiode, élégies, passages des comiques.¹

Parties d'une telle constatation, les remarques que je voudrais proposer s'attacheront surtout à la conception que Plutarque se fait de la chronologie et à l'intérêt, limité, qu'il lui porte. Il s'agit par là de mieux préciser la distance qui le sépare des historiens modernes, lors même qu'il semble recourir à une méthode documentaire voisine et d'adapter en conséquence nos propres études critiques.

Cela ne saurait mieux se faire qu'en s'appuyant sur quelques passages, narratifs ou descriptifs, des *Vies* où apparaissent nettement les rapports chronologiques entre époque du texte cité, époque des faits relatés et présent du narrateur; je me propose donc d'étudier de très près quelques extraits, essentiellement des *Vies de Solon* et de *Nicias* et, pour la commodité de l'exposé, et dans la mesure où leur texte grec n'est pas essentiel, je donnerai le texte des citations poétiques en traduction.²

Les citations n'étant ainsi qu'un moyen privilégié d'aborder les questions chronologiques, un seul point technique retiendra notre attention: le temps

¹ Homère: *Thes.* 25. 3 et 34. 1—voir aussi 20. 2; Hésiode: *Thes.* 3. 4, 16. 3 et 20. 1; *Sol.* 2. 6; Simonide: *Agés.* 1. 1—il serait aussi l'auteur des inscriptions citées in *Pel.* 1. 7; *Them.* 8. 5 et *Arist.* 19. 7—; Archiloque: *Thes.* 5. 3; Ion de Chios: *Thes.* 20. 2; les tragiques Mélanthios, auteur de vers de circonstance: *Cimon* 4. 1, 7 et 9, Euripide: *Thes.* 3. 4 et 15. 2, *Nic.* 9. 7 et *Alc.* 11. 3, Eschyle: *Them.* 14. 1; Critias pour une élégie: *Alc.* 33. 1; surtout les comiques, cités en bloc: *Arist.* 5. 8; *Demosth.* 9. 5—*Per.* 8. 4 et 24. 9 (ἐν ταῖς κωμῳδίαις) et nommément, avec Aristophane: *Nic.* 4. 7 et 8. 3—4, *Alc.* 1. 7 et 16. 2—3, *Per.* 26. 4 et 30. 4, *Cim.* 16. 5—voir aussi *Ant.* 70. 1; Cratinos: *Sol.* 25. 2, *Per.* 3. 5, 13. 8, 13. 10 et 24. 9, *Cim.* 10. 4; Eupolis: *Per.* 3. 7 et 24. 10; *Alc.* 13. 2; *Nic.* 4. 6, *Cim.* 15. 4; Téléclicides: *Per.* 3. 6 et 16. 2, *Nic.* 4. 5; Phrynichos: *Nic.* 4. 8; Archippos: *Alc.* 1. 8; Hermippos: *Per.* 33. 8; Platon le Comique: *Per.* 4. 4, *Them.* 32. 6, *Nic.* 11. 6—7, *Alc.* 13. 9—voir aussi *Ant.* 70. 1; Ménandre: *Alex.* 17. 7 et Philippiès: *Demetr.* 12. 7.

² Selon la traduction de R. Flacelière dans la C.U.F.

du verbe, déclaratif comme φάναι, λέγειν, ou plus démonstratif comme μαρτυρεῖν, ἐμφαίνειν ou δηλοῦν, qui introduit la citation. On constate une large majorité de présents; vient ensuite le parfait, temps qui maintient un certain rapport avec le présent du narrateur en produisant le texte comme le résultat toujours actuel et existant d'une rédaction ou d'une énonciation passée. Au contraire l'aoriste qui replacerait la production du texte dans son cadre historique est rarissime: je n'en ai relevé que deux cas, l'attaque de Philippiidès contre son ennemi, le flatteur de Démétrios, Stratoclès; la rédaction de certaines lettres, preuves de son intérêt pour ses amis par Alexandre;³ dans le dernier cas surtout, il est clair que Plutarque a voulu insister sur l'action même du roi se donnant la peine d'écrire à ses amis: d'où l'emploi exceptionnel de l'aoriste.

En général cependant, grâce à cet emploi massif de présents ou de parfaits, le texte cité se trouve détaché de la continuité narrative; il est un élément à part, toujours accessible dans le présent et vérifiable, au même titre que les inscriptions, monuments, décrets que Plutarque se plaît à mettre en avant. Sa pratique alors ne diffère guère en apparence du souci de documentation de l'historien moderne, mais cette similitude ne résiste pas à l'examen.

En premier lieu, un historien moderne—sauf à être historien de la littérature—ne voit guère dans le texte littéraire qu'un moyen d'éclairer la situation historique qu'il analyse en y retrouvant, par exemple, un reflet des préoccupations de l'époque. Chez Plutarque, en revanche, les relations entre texte littéraire et récit historique paraissent fonctionner dans les deux sens: le récit peut être appuyé par la citation, mais le texte peut aussi recevoir une certaine lumière du récit.

Un exemple particulièrement significatif, entre autres,⁴ se lit dans la *Vie de Périclès*; ayant évoqué le marquage des prisonniers athéniens par les Samiens et des prisonniers samiens par les Athéniens—qui avaient imprimé une Samienne sur leur front—, Plutarque ajoute (*Per.* 26. 4):

C'est à ces marques, dit-on, qu'Aristophane a fait allusion en disant: "Ce peuple de Samos, comme il est riche en signes!"

Πρὸς ταῦτα τὰ στίγματα λέγουσι καὶ τὸ Ἀριστοφάνειον ἥνιχθαι.

Tò Ἀριστοφάνειον, sans référence même à la comédie d'où il est extrait, confère au vers une sorte d'existence propre; il se suffit à lui-même comme vers "énigmatique" et le verbe ἥνιχθαι, employé ici, est très courant dans l'interprétation littéraire. Tout se passe donc comme si, en annexe au récit

³ *Demetr.* 26. 5 et *Alex.* 41. 3; il est intéressant de comparer ce passage de la *Vie d'Alexandre* où Plutarque insiste sur la marque de dévouement que constitue le fait même d'écrire et introduit tous les exemples par ἔγραψε avec le début du chapitre suivant où, s'attachant au contenu des lettres, il recourt désormais au présent θαυμάσαι δ' αὐτὸν ἔστιν ὅτι καὶ μέχρι τοιοῦτων ἐπιστολῶν τοῖς φίλοις ἐσχόλαζεν· οἷα γράφει...

⁴ Voir aussi *Cim.* 10. 4—avec le εἶκος qui dénonce l'effort exégétique—; 15. 4; *Alex.* 17. 7.

du siège de Samos, Plutarque se faisait ici l'écho de débats littéraires sur un vers difficile: ce que paraît confirmer l'emploi de λέγονσι.

De ce glissement de la narration vers la critique littéraire, on trouverait un autre exemple très intéressant dans le récit de l'intervention de Solon dans l'affaire de Salamine que je n'évoquerai que rapidement. Le Sage a composé une élogie pour convaincre ses concitoyens et l'a apprise par coeur, puis—le texte grec mérite d'être cité (*Sol.* 8. 2): ἀναβὰς ἐπὶ τὸν τοῦ κήρυκος λίθον ἐν ᾧδῃ διεξῆλθε τὴν ἐλεγείαν ἧς ἐστὶν ἀρχή. Suivent deux vers qui ne nous intéressent pas directement. Par le biais de cette citation, on glisse de l'énonciation passée διεξῆλθε à l'éternel présent du texte ἐστι;⁵ le commentaire qui suit la citation est plus évident encore. Plutarque ajoute: τοῦτο τὸ ποίημα Σαλαμῖς ἐπιγέγραπται.

Le verbe traduit sans ambiguïté le passage du poème récité par Solon au texte écrit qu'a pu lire Plutarque qui donne son appréciation esthétique: καὶ στίχων ἑκατὸν ἐστὶ, χαριέντως πάνυ πεποιημένον. Après quoi il renoue avec le fil du récit par un τότε δέ.

Dans de tels cas,⁶ la citation n'est plus vraiment, ou du moins plus seulement un document. Sa valeur propre d'oeuvre littéraire prend le dessus; le texte devient une sorte de monument et la question de la chronologie tombe d'elle-même, puisque la citation suspend en fait le récit en une sorte de parenthèse littéraire intemporelle.

Cette attitude d'érudit méritait d'être signalée, même rapidement, mais c'est sur l'usage documentaire des citations que je voudrais insister à travers deux exemples, dont le texte de la *Vie de Nicias* qui a suscité mon intérêt.

Il s'agit du chapitre 8 de cette *Vie*. Au chapitre précédent, Plutarque a raconté la séance au cours de laquelle Nicias a cédé le commandement à Cléon. La victoire de celui-ci est mentionnée en quelques mots et le biographe s'attarde sur le discrédit que valut à Nicias ce désistement. Le fait est d'abord nettement posé: ce fut pour Nicias la cause d'une grande impopularité. Est donnée ensuite l'explication morale de cette réprobation:

⁵ On peut même hésiter sur l'interprétation du membre de phrase final τὴν ἐλεγείαν ἧς ἐστὶν ἀρχή et comprendre—soit "il récita l'élogie en question, son élogie, dont voici le début" en considérant que l'article défini vient de ce que l'élogie a déjà été mentionnée auparavant (ἐλεγεία συνθεῖς); la relative est alors une pure introduction, assez lâche;—soit "il récita l'élogie dont le début est" en faisant de l'article une sorte d'appel du relatif et en donnant à la relative une valeur pleinement déterminative; les deux vers permettent alors, éventuellement, au lecteur de repérer de quelle oeuvre de Solon il s'agit. C'est ainsi que semblent avoir compris B. Perrin dans la Loeb ("the elegy which begins") et le plus récent traducteur, N. Manfredini ("l'elogio di cui questo è l'inizio"). R. Flacelière en revanche penche pour la première solution—mais se laisse aller à fausser le temps de la relative—en traduisant "il chanta toute son élogie qui commençait ainsi." Dans ce cas, le glissement ne se fait qu'avec la relative ajoutée comme présentation; dans l'autre interprétation c'est tout le groupe objet qui sort déjà du narratif.

⁶ Voir aussi *Thes.* 20. 1–2 (vers supprimés et ajoutés chez Hésiode et Homère); *Demosth.* 9. 5–6 (exégèse d'une raillerie: sens général ou particulier); *Mari.* 11. 10 (origine de la *Nekyia*).

Il n'avait pas jeté son bouclier, mais il semblait avoir commis une action pire et plus honteuse en renonçant volontairement par lâcheté à rester à la tête de l'expédition et en abandonnant à son adversaire l'occasion d'une si grande victoire, tandis qu'il se démettait lui-même de son commandement.

C'est à ce point qu'interviennent les citations d'Aristophane:

Aussi Aristophane le raille-t-il une fois de plus, lorsqu'il dit dans les *Oiseaux*: "Non, ce n'est pas pour nous le moment de dormir, ni de temporiser, par Zeus, comme Nicias!" et qu'il écrit dans les *Laboureurs*: "Je veux labourer. —Eh bien, qui t'en empêche? —Vous. J'offre mille drachmes pour être dispensé des magistratures. —Nous acceptons: Cela fait deux mille drachmes avec celles de Nicias."

Considérons d'abord la phrase d'introduction, au présent comme de coutume: *Σκώπει δ' αὐτὸν εἰς ταῦτα πάλιν* Ἀριστοφάνης . . . λέγων . . . Le *πάλιν* ne peut guère renvoyer qu'à une citation précédente du même auteur, au chapitre 4, où le vers 358 des *Cavaliers* a été utilisé pour illustrer la pusillanimité de Nicias terrorisé par Cléon.⁷ Par hasard, il se trouve que les *Cavaliers* sont vraiment antérieurs aux *Oiseaux*—encore que, si l'on suit Plutarque et la chronologie que suppose son récit, les pièces se rapprochent singulièrement, puisque les *Cavaliers* ont été joués au lendemain de Sphactérie, en 424, comme sembleraient l'avoir été les *Oiseaux*.

En effet le *εἰς ταῦτα*, rendu par un vague "aussi" dans la traduction de R.Flacelière, est beaucoup plus précis et renvoie clairement à la dérobade de Nicias. Il est impossible d'arguer d'un caractère général de cette raillerie des *Oiseaux*: Plutarque la donne, sans doute possible, comme suscitée par Sphactérie et là où le bât nous blesse, c'est que ces événements datent de 425 quand la pièce est de 414: onze ans de réflexion font une plaisanterie bien réchauffée! Plutarque commet donc une erreur chronologique. Une erreur sporadique ne prêterait pas à conséquence et, surtout, ne permettrait pas de tirer de conclusion. Mais, si l'on regarde les autres citations documentaires d'Aristophane,⁸ on retrouve exactement le même phénomène.

⁷ *Nic.* 4. 7. Plutarque y attribue à tort à Cléon une réplique du charcutier, Agoracritos. G. Marasco voudrait voir dans cette confusion (*Vita di Nicia* [Roma 1977] 15) une confirmation de l'hypothèse selon laquelle toutes ces citations littéraires seraient de seconde main. Cela ne me paraît guère convaincant: en quoi est-il plus vraisemblable que l'erreur se soit trouvée dans la source de Plutarque et que Plutarque, qui connaissait la pièce, n'ait pas songé à la rectifier? On peut tout aussi bien penser que Plutarque, qui travaillait surtout de mémoire—et en particulier pour des citations de ce genre, ses notes devant principalement concerner les faits—a été trahi par elle; c'était d'autant plus aisé que, dans leur affrontement verbal, Cléon et Agoracritos disent sensiblement la même chose, le second se contentant de surenchérir sur le premier; il pouvait en outre être tentant de mentionner plutôt l'homme politique réel, que le récit allait mettre ensuite face à Nicias, qu'un personnage de fantaisie.

⁸ *Cim.* 16. 8; *Per.* 8. 4, 26. 4 et 30. 4; *Nic.* 4. 7 et 8. 3–4; *Alc.* 1. 7 et 16. 2; *Ant.* 70. 1 contient une référence sans citation; *Them.* 19. 4 reprend une expression portant jugement sur l'action de Thémistocle.

Deux exemples, particulièrement nets, peuvent être cités. Dans la *Vie d'Alcibiade*, le héros, à la veille de l'expédition de Sicile où il imposera ses vues sur celles de Nicias, atteint un sommet de gloire et Plutarque s'arrête pour peindre les sentiments mêlés éprouvés à son endroit par ses concitoyens. Ses brillantes qualités politiques et militaires les emplissent d'admiration, mais ses scandales privés les dégoûtent et les indignent. Plutarque recourt alors aux *Grenouilles* (*Alc.* 16. 3):

Les dispositions du peuple à son égard, Aristophane ne les a pas mal décrites quand il a dit: "Il l'aime, il le déteste et pourtant veut l'avoir." Et, avec plus de sévérité encore, dans cette allusion: "Surtout, ne pas nourrir un lion dans la ville, mais, si on le nourrit, se prêter à ses moeurs."

La difficulté pour nous, c'est que ces vers—les vers 1425 et 1432–33 des *Grenouilles*—ont été inspirés à Aristophane par le grand débat autour du rappel d'Alcibiade en 405: encore une fois dix ans après l'époque où en est le récit.

Plus curieux encore pour nous—car, on pourrait, à la limite, dire que les Athéniens ont toujours eu la même opinion d'Alcibiade, tout au long de sa carrière—est un passage de la discussion, au demeurant fort embarrassée, de la responsabilité de Périclès dans le déclenchement de la guerre du Péloponnèse. A cette occasion sont développés les démêlés avec Mégare. Le héraut athénien ayant été tué en chemin, Athènes durcit encore sa position. Mais, écrit Plutarque (*Per.* 30. 4):

Les Mégariens, niant l'assassinat d'Anthémocritos [le héraut], rejettent la responsabilité sur Aspasia et Périclès en citant ces vers célèbres et populaires des *Acharniens*:

"De jeunes Athéniens, après s'être enivrés, en jouant au cottabe

Pour enlever la courtisane Simaetha se rendent à Mégare.

Alors les Mégariens, furieux et pareils à des coqs de combat,

Pour venger cet affront, s'en vont chez Aspasia ravir deux courtisanes."

De quels Mégeriens Plutarque parle-t-il? S'il pense à des contemporains de Périclès —et l'irruption d'un présent de narration pour souligner leur riposte est d'autant moins étonnante que celle des Athéniens à l'assassinat d'Anthémocritos vient d'être introduite par un *γράφει κατ' αὐτῶν ψήφισμα Χαρίνοιο*—alors, l'anachronisme qui préside à la reconstitution de ce débat est flagrant, puisqu'il leur prête comme argument un historique fantaisiste tiré d'une pièce de 425 av. J. C. Si en revanche, ce qui peut sembler plus vraisemblable, il s'agit d'écrivains mégariens postérieurs, le présent introduisant banalement une citation dont la seule originalité est d'être au deuxième degré, la désinvolture vis à vis de la chronologie n'est pas moins patente, puisque Plutarque saute sans crier gare du décret de 431 av. J. C. à une époque totalement indéterminée. Dans les deux cas, il écrase la perspective temporelle et avance les arguments des deux camps, tels qu'ils ont été élaborés au cours du temps, mais comme s'ils étaient contemporains.

Ce faisant, il traite les thèses de chacun comme des sortes de données intemporelles qu'on peut insérer sans difficulté dans une discussion des responsabilités, sans prendre garde qu'elles ne coïncident pas avec le point du récit où il en est arrivé.

Au vu de tous ces textes, il faut admettre que nos calculs des dates, nos interrogations pour savoir si tel texte postérieur reflète néanmoins l'opinion de l'époque n'intéressent pas Plutarque alors qu'il lui serait sans doute possible, s'il le voulait, de déterminer la date des pièces. Les manuscrits d'Aristophane portaient en effet à l'époque des didascalies indiquant sous quel archontat la pièce avait été jouée⁹ et Plutarque fait référence dans les *Vies*¹⁰ aux listes officielles des archontes. Mais il ne songe pas à de telles recherches. Il attend du texte qu'il lui livre un argument ou un jugement adapté à son propos et peu importe à quel moment précis a été rédigé ce qui fonctionne désormais comme une sorte d'élément moral intemporel.

Quand on a bien compris cette indifférence totale du biographe à la précision chronologique, on s'aperçoit par là même qu'il devient inutile de l'accuser ou de le défendre d'avoir commis des "erreurs" historiques: simplement ce qui est erreur pour nous ne l'est pas pour lui et il n'y a rien à ajouter à cela.

En le défendant même, on peut aboutir parfois à des résultats curieux, comme le montre l'édition commentée de G. Maresco, à propos de notre chapitre 8 de la *Vie de Nicias* où l'on passe d'une justification du biographe à une mise en cause de l'actualité des pièces d'Aristophane! Un tel saut mérite qu'on s'y attarde quelque peu.

La citation des *Oiseaux* gêne suffisamment l'éditeur italien pour qu'il y revienne deux fois. Dans sa note au texte, il se contente de suggérer que seule la date de la pièce a pu faire songer à rapporter à l'expédition de Sicile une pique qui dénonçait un trait habituel de Nicias; mais on peut très bien l'interpréter autrement: à preuve ce que fait Plutarque.¹¹ Un éditeur doit certes essayer de bien comprendre son auteur, mais de là à lui manifester une telle confiance. . .

Le point est à nouveau soulevé, avec un peu plus de détails dans un appendice consacré au Nicias d'Aristophane. G. Marasco pose en principe que les *Oiseaux* sont une pièce apolitique et qu'il ne saurait donc y avoir d'allusions à l'expédition de Sicile. Après quoi il n'a plus de problème et peut écrire:

⁹ Je dois cette indication à l'obligeance de M. Chantry.

¹⁰ *Arist.* 5. 9-10.

¹¹ *Ed. cit.* n. 3, 96: "Poiché la commedia è del 414, l'accento è stato, da alcuni, riferito alla tattica temporeggiatrice di Nicia in Sicilia. Tuttavia la tendenza a temporeggiare era una caratteristica dello stratego, che gli spettatori conoscevano bene e che si era esplicata in varie occasioni. Lo stesso Plutarco, del resto, riferisce chiaramente il verso al comportamento di Nicia nell'episodio di Sfacteria e tale conclusione appare accettabile."

Ces prémisses posées, il n'est pas nécessaire de voir dans les allusions au personnage de Nicias une référence précise à sa conduite en Sicile; ces vers ne doivent pas être nécessairement rapportés à la tactique temporisatrice de Nicias en Sicile; c'était en effet une habitude du stratège, bien connue des spectateurs et qui s'était manifestée en diverses occasions. C'est pourquoi on ne doit pas considérer comme une erreur le fait que Plutarque rapporte ces vers au comportement du stratège dans l'épisode de Sphactérie.

Et il rejette en bloc, dans une note sèche, l'opinion contraire, émise pourtant par un spécialiste du théâtre, R. Goossens.

Cette opinion se trouve exposée dans un article de l'*Antiquité classique* de 1946, dont le titre "Autour de l'expédition de Sicile" oriente déjà l'interprétation des allusions des *Oiseaux*. R. Goossens insiste d'abord sur les méfaits du préjugé d'apolitisme attaché à cette pièce, responsable du refus de comprendre les railleries d'Aristophane comme visant les affaires de Sicile: cette attitude est, trente ans plus tard, toujours celle de G. Maresco.¹² La temporisation moquée pourrait très bien être celle que Plutarque reproche aussi à Nicias au lendemain de sa brillante victoire de Dascôn—le texte se trouve au chapitre 16 de la *Vie*¹³—. Ayant invoqué aussi les analyses concordantes des modernes, G. Glotz et J. Hatzfeld, qui voient dans ce début d'expédition une suite d'atermoiements et de fausses manœuvres, le savant poursuit à propos du vers qui nous intéresse:

Cette allusion maligne n'a jamais embarrassé aucun commentateur. Car rien n'est plus connu que cette faiblesse de Nicias; nos sources antiques sont unanimes à le lui reprocher. Mais ici encore il convient de se souvenir que la comédie ancienne, dans sa partie satirique, emprunte tous ses effets à l'actualité la plus immédiate.

Il n'est pas question de discuter ici ce présupposé, mais de montrer comment une citation faite à contre-temps par Plutarque dégénère en débat sur l'apolitisme des *Oiseaux* et, plus largement, sur l'actualité des attaques dans la Comédie ancienne;¹⁴ questions passionnantes, mais qui n'ont rien à voir

¹² Apolitisme et inactualité sont remis en question par J.C. Carrière in *Le carnaval et la politique* (Paris 1979) p. 105 et n. 67, pp. 116–17; voir aussi E. Lévy *Athènes devant la défaite de 404: Histoire d'une crise idéologique*, BEFAR 225 (Paris 1976) 125–26.

¹³ *Nic.* 16.8: "La victoire éclatante qu'il avait remportée ne lui servit à rien, car, bien vite, quelques jours après, il se retira à Naxos pour y passer la mauvaise saison. Il dépensait beaucoup pour une si grande armée et n'obtenait que de minces résultats auprès de quelques Siciliens qui se ralliaient à lui. . . . Tout le monde alors blâmait Nicias qui, à force de réfléchir, de temporiser et de prendre des sûretés, laissait passer les occasions d'agir."

¹⁴ Il est à noter qu'on trouve la même hésitation dans les scolies (contrairement à ce que dit R. Goossens qui ne paraît pas connaître les scolies de R et de V). Ces deux manuscrits donnent en effet une interprétation d'actualité "ὅς ἀνεβάλλετο ἀπελθεῖν εἰς Σικελίαν"; ailleurs, on trouve une interprétation générale "ὅτι βραδὺς ἦν περὶ τὰς ἐξόδους, καὶ ὡς οἱ διαβάλλοντες οὐχὶ προνοητικὸς ἦν, ἀλλ' ἀμελετής. Τινὲς δὲ φασὶ τὸ προνοητικὸν καὶ μὴ προπετές, τοιοῦτον αὐτὸν εἶναι." Il n'est d'ailleurs pas sûr que des scolies, datant au plus tôt de l'époque hellénistique, nous livrent l'explication exacte des allusions d'actualité.

avec Plutarque. Une fois mis au jour son usage "achronologique" des citations, il est clair que les spécialistes d'Aristophane n'ont aucune lumière à attendre de lui et surtout, que les spécialistes de Plutarque n'ont pas à gaspiller leur énergie à le défendre d'avoir enfreint des règles chronologiques ignorées de son époque, en empiétant de surcroît sur le terrain de leurs collègues, spécialistes de la comédie.

A côté de cette citation des *Oiseaux* qui nous a occupés si longuement, on trouve encore, dans ce chapitre 8, une citation des *Laboureurs*. Pour cette pièce perdue, les choses se présentent différemment, puisque sa date est inconnue. Mais, précisément, ce fragment joue un grand rôle dans l'établissement de celle-ci et il semble bien que, peu ou prou, les critiques se laissent influencer par Plutarque. L'auteur fondamental sur cette question est Bergk dans l'édition Meineke (II. 2., p. 983 sqq.). Le savant allemand reconnaît avoir longtemps hésité pour savoir si la dérobadie de Nicias visait Sphactérie—comme dit Plutarque—ou la Sicile—ce que suggère le rapprochement avec les *Oiseaux*—. Pour trancher, il ne s'appuie que sur Aristophane: ce qu'on sait de l'argument de la pièce la rapproche des *Acharniens* ou de la *Paix*,¹⁵ donc la situe loin de l'époque de l'expédition de Sicile.¹⁶ Mais, quand il en vient à chercher une date précise, parmi les années disponibles, il rejette sans hésiter l'année 422¹⁷ pour s'arrêter sur les Dionysies de 424 au motif que "la pièce n'a pas pu être jouée très longtemps après Sphactérie": ce qui revient à faire confiance à Plutarque. Il a peut-être en effet raison, mais il peut tout aussi bien avoir tort. L'allusion au don d'une somme d'argent dans le texte ne convient pas pour Sphactérie et a laissé perplexes tous les commentateurs: il se peut qu'elle s'explique par l'intrigue de la pièce; il se peut aussi qu'elle vise un autre fait ignoré de nous. Là encore, je ne suis pas en mesure de trancher; je ne peux que suggérer aux spécialistes de ne pas trop se fier à Plutarque dans ce genre de questions.

L'indifférence à l'exactitude chronologique, patente chez lui, ne doit cependant pas être confondue avec un désintérêt total pour tout ce qui est chronologique. On trouve un certain intérêt, si limité soit-il, une certaine vision de celle-ci qu'un second passage, tiré de la présentation de Solon, va nous aider à déterminer.

¹⁵ Voir les derniers éditeurs des fragments, Austin et Kassel (vol. III. 2 [1984]), qui rappellent que certains ont même voulu, à tort, faire de cette pièce une seconde version de la *Paix*.

¹⁶ "De tempore autem, quo fabula acta esse videatur, diu dubius haesitavi, nunc vero omnino contendo scriptam esse non ita multo post expeditionem ad Sphacteriam. Namque, fr. I Nicias cunctabundus animus ridetur ita a poeta, ut illum insigne aliquod verecundiae documentum edidisse necesse sit; atque de Sicula quidem expeditione cogites cave, nam aliae prorsus similes comoediae in illud cadunt tempus, itaque potius referenda est fabula ad illud tempus, quo Nicias Cleoni imperium cessit isque Sphacteriam expugnavit."

¹⁷ Plus prudents, Austin et Kassel gardent cette possibilité et ne tranchent pas entre les Dionysies de 424 ou de 422.

Au chapitre 2, Plutarque traite de l'état de fortune du Sage. Quasi ruiné par les générosités de son père, il dut se lancer dans le commerce. Vie chrématistique et commerce n'ayant pas bonne presse, il est cependant des auteurs pour attribuer ses voyages à son goût de la connaissance (πολυπειρία καὶ ἱστορία) et non à la recherche du gain (χρηματισμός). Plutarque creuse alors ces mobiles: il établit rapidement l'amour de la science grâce à la célèbre citation "Je vieillis en apprenant toujours," puis en vient aux rapports avec l'argent. C'est le passage qui nous intéresse:

La richesse ne l'éblouissait pas et il dit que sont également riches

"celui qui possède des masses

D'argent et d'or, des champs fertiles en froment,

Des chevaux, des mulets, et celui qui n'a rien

Que sa vigne—bon estomac, bons flancs, bons pieds—

Puis, le moment venu, la beauté d'un garçon

Ou d'une femme: ainsi son bonheur est parfait."

Cette mise en balance de biens matériels et non matériels—qui rappelle la hiérarchie du septième *skolion* attique¹⁸—est donc regardée, par le biographe comme l'expression d'une opinion personnelle, conformément à la méthode classique dite "de Chamailéon" en vigueur dans toutes les biographies d'écrivains.¹⁹ Elle convient parfaitement à un homme pour qui l'argent n'a pas une importance capitale. Mais, à ce point, lui revient un autre texte où il est question d'argent et il poursuit:

Mais ailleurs il dit:

"Je veux avoir de l'or, mais non pas l'acquérir

Injustement: après viendrait le châtement."

Les textes semblent se contredire dans l'optique qui est celle de Plutarque. On pourrait songer à résoudre cette contradiction en regardant le contexte, littéraire ou historique, dans lequel ils ont été écrits: mais, c'est encore raisonner en moderne. Pour Plutarque, les textes ainsi isolés sont en soi l'expression d'une certaine vérité générale: relative dévalorisation de l'argent pour le premier, valorisation pour le second—et attaché qu'il est à voir ce que pense Solon de la richesse, il n'insiste pas non plus sur le point essentiel: la justice dans l'acquisition des biens. A y regarder de plus près, ce n'est pas même la contradiction qui le gêne, mais le seul contenu du second texte. Si le premier correspond parfaitement au détachement exigé de

¹⁸ Sur les tables des valeurs, on trouvera des indications intéressantes dans l'article de A.J. Festugière, "Les trois vies," repris in *Etudes de philosophie grecque* (Paris, Vrin 1971), en part. p. 119 sqq. "I. Préhistoire et genèse de la tradition des trois vies."

¹⁹ Sur cette méthode, voir G. Arrighetti, "Fra erudizione e biografia," *St. cl. or.* XXVI (1977) 13–67 et surtout M. Lefkowitz, *The Lives of the Greek Poets* (Baltimore and London 1981); cette méthode d'exploitation des textes des poètes à des fins biographiques est préfigurée par le passage consacré à Solon par Aristote dans la *Constitution des Athéniens*, ainsi que l'a dès longtemps remarqué F. Leo.

l'homme de bien, il faut justifier le désir d'acquérir des biens exprimé dans le second; ce que Plutarque fait en deux temps.

Une règle morale s'efforce d'abord d'établir le juste milieu entre dédain du nécessaire et recherche du superflu que doit trouver l'*agathos kai politikos aner*.²⁰ Puis est avancé un argument historique: l'honorabilité dont jouissait à l'époque le travail—et donc le commerce—prouvée par le vers 311 des *Travaux et des Jours*. Plutarque rappelle:

En ce temps-là "travailler n'avait rien de honteux," comme dit Hésiode, et l'exercice d'un métier n'entraînait aucune discrimination.

Cette insistance sur l'absence de discrimination, note R. Flacelière, vient peut-être de ce que dans "l'aristocratique Béotie" natale de Plutarque, il existait des préjugés tenaces, au point que, selon Aristote,²¹ était exclu des fonctions publiques tout homme n'ayant pas cessé son activité lucrative depuis plus de dix ans.

Cet état d'esprit influence peut-être la reconstruction du passé à laquelle se livre Plutarque qui en fait un négatif du présent; en tout cas, il est net qu'Hésiode figure ici comme le représentant de la mentalité d'autrefois, sans plus de précision, et il est fort aventureux de suggérer à partir de cette citation que "Plutarque semble placer Hésiode à l'époque de Solon, bien que le poète des *Travaux* paraisse avoir vécu vers le milieu du VIII^e siècle." En écrivant cela, R. Flacelière montre bien comment même les spécialistes les plus éminents peuvent parfois se laisser aller à appliquer nos propres méthodes à Plutarque, cherchant des dates précises là où il se contente d'approximations.²²

Qu'Hésiode soit bien à ses yeux le représentant d'une sagesse ancienne aux contours chronologiques des plus flous (ἐν τοῖς τότε χρόνοις), on le voit aussi dans la *Vie de Thésée*, quand est évoquée la figure du sage Pitthée, grand-père du héros (*Thes.* 3. 2-3):

Il acquit la plus grande réputation en se montrant l'homme le plus savant et le plus sage qui fût de son temps. Cette sagesse était, semble-t-il, du même genre et du même caractère que celle qui permit à Hésiode d'écrire ce qui surtout fit sa gloire: les sentences que renferme son poème des *Travaux*.

Et de préciser que, selon Aristote, une de ces sentences serait même reprise de Pitthée. Avec ou sans cet emprunt, Hésiode fournit un point de repère commode pour définir une sagesse gnômique, essentiellement morale, qui était celle des temps anciens et qui règne toujours à l'époque de Solon. Si

²⁰ Sur cette question chère à Plutarque, voir la *Comparaison d'Aristide et de Caton l'Ancien* et *Per.* 16. 7.

²¹ *Pol.* 3. 3. 4, 1278 a 25 cité par R. Flacelière, C.U.F. II, n; 1, p. 12.

²² Dans la dernière édition de la *Vie de Solon*, L. Piccirilli (Verona 1977) 117 dénonce sans détour l'assertion de R. Flacelière comme erronée, mais, très curieusement, fait de cette évocation de la mentalité d'époque l'expression du sentiment de Plutarque ("per Plutarcho, che si basa sull'autorità di Esiodo [Op. 311], nessun lavoro è degradante...").

l'on continue la lecture de la *Vie de Solon*, Plutarque explique en effet au chapitre 3:

[§ 6] Il eut, comme la plupart des sages de son temps, une prédilection particulière pour cette partie de la philosophie qui a trait à la morale et à la politique alors que, dans les sciences physiques, il se montre d'une simplicité par trop archaïque.

Et, après une nouvelle citation illustrant cette simplicité, il poursuit:

[§ 8] Il semble, en somme, que seule la *sophia* de Thalès poussa alors par la théorie au-delà de l'utilité pratique, tandis que c'est à leur mérite politique que les autres durent leur renom de *sophia*.

Cet élargissement du point de vue fait apparaître deux formes de *sophia*, inscrites dans une certaine perspective historique. Il semble que prédomine d'abord une sagesse éprise d'utilité et privilégiant le politique—celle de Pithée, d'Hésiode, de Solon et de la plupart de ses contemporains—; puis se développa une forme appuyée sur la *théôria* et attachée à la connaissance des phénomènes physiques dont Thalès fut un précurseur. Se dessine ainsi une certaine vision de l'histoire de la philosophie dont on trouve çà et là des éléments dans les *Vies*.

Ainsi Mnésiphilos de Phréarres, maître de Thémistocle, est-il présenté comme "n'étant ni un rhéteur, ni l'un de ces philosophes qu'on appelle physiciens, mais faisant profession de ce qu'on nommait alors *sophia* et qui était en réalité l'habileté politique et l'intelligence pratique, conservées fidèlement par lui comme une doctrine héritée de Solon" (*Them.* 2. 6).

Cette sagesse politique, précise-t-il encore dans la *Vie de Périclès* [4. 2] pour Damon, dans la *Vie de Lycurgue* [4. 2-4] pour le Crétois Thalès, d'aucuns l'ont dissimulée d'abord sous le nom de musique: dans ces passages, l'influence de l'historique de Protagoras dans le dialogue du même nom ne fait guère de doute.²³

Probablement influencée par Platon et transmise dans les écoles, une certaine vision de l'histoire de la philosophie peut ainsi être reconstituée avec une première sagesse politique et gnômique, éventuellement dissimulée sous un autre nom, puis le développement de l'intérêt pour les phénomènes physiques et de la *théôria* qui acquit définitivement droit de cité avec le divin Platon, comme l'explique la digression sur la connaissance des éclipses dans la *Vie de Nicias*.²⁴

²³ *Prot.* 316 d-e: "Pour moi, j'ose affirmer que la profession de sophiste est ancienne, mais ceux qui la pratiquaient dans les premiers temps, craignant la défaveur qui s'y attache, la pratiquaient sous le déguisement ou le voile de la poésie, comme Homère, Hésiode, Simonide ou des mystères et des oracles . . . J'ai remarqué que quelques-uns même l'abritaient derrière la gymnastique . . . ; c'est sous le manteau de la musique que votre Agathocles, ce grand sophiste, s'est caché . . ." (traduction E. Chambry).

²⁴ *Nic.* 23. 2 sqq.: "Le premier de tous à avoir traité par écrit des phases de la lune avec beaucoup de netteté et de hardiesse, à savoir Anaxagore, n'était pas lui-même bien ancien à cette

Il n'est pas surprenant de voir Platon marquer le grand tournant de la philosophie; il est plus piquant de le voir figurer dans notre chapitre de la *Vie de Solon* au nombre de ceux qui montrent qu'à l'époque le commerce n'était pas déshonorant—puisqu'il vendit de l'huile en Egypte—, aux côtés de gens aussi divers que Protis, fondateur de Marseille, Thalès et Hippocrate le mathématicien. Cette collection hétéroclite de personnages d'époques variées censés illustrer la mentalité ancienne et parmi lesquels Platon fait tache, montre bien comment l'esprit de Plutarque fonctionne par grandes idées générales: il s'agit de montrer l'honorabilité du commerce, et oubliant qu'il l'a circonscrite ἐν τοῖς τότε χρόνοις, il énumère tous les hommes illustres qui l'ont pratiqué, descendant même jusqu'à Platon; s'agit-il de dessiner l'évolution des connaissances et de la sagesse, il se contente de grandes lignes sans repères chronologiques avec de vagues τότε ou ὧς.

Ainsi, si datations et synchronismes peuvent sporadiquement l'intéresser quand il s'agit de personnages—à preuve les réflexions sur l'impossibilité d'après les tables chronologiques d'une rencontre entre Solon et Crésus,²⁵—de telles considérations ne s'étendent ni aux faits ni aux textes cités. Plutarque exploite ces derniers,²⁶ sans considération de temps, pour appuyer une idée générale, par exemple "Solon n'aimait pas l'argent" ou pour illustrer les conséquences d'un acte, comme l'impopularité de la dérobade de Nicias. Parfois même il semble s'intéresser plus à la citation en soi qu'à ce qu'elle peut apporter au récit: c'est ce que j'ai proposé d'appeler la "citation-monument." Monument ou document, le texte cité est, en tout état de cause, hors du temps; toujours disponible dans le présent, il est prêt à s'inscrire dans la biographie au moment *narrativement* opportun, qui ne coïncide pas nécessairement avec le moment historique de sa composition. Cette désinvolture chronologique de Plutarque, qui rappelle la pratique des citations des rhéteurs, dénaturant sans scrupule des extraits de poètes pour les faire entrer dans leurs vues au mépris du sens propre des passages dans leur contexte et dans leur époque, cette désinvolture si étrangère à nos propres conceptions ne doit jamais être perdue de vue par le commentateur moderne: sa vigilance se relâchant, il risque en effet de se laisser emporter tout naturellement à des inductions chronologiques hasardeuses ou à des

date et son ouvrage . . . était encore secret et circulait entre un petit nombre d'initiés . . . En effet, on ne supportait guère les physiciens ni ceux qu'on appelait les météorologues, parce qu'en rapportant tout à des causes dépourvues de raison, à des forces aveugles et à des événements nécessaires, ils sapient la puissance divine . . . Plus tard, la doctrine de Platon, qui reçut un vif éclat de la conduite de ce grand homme, et aussi du fait qu'elle subordonnait aux principes divins et souverains le déterminisme du monde physique, dissipa les préventions contre ces études et ouvrit à tous la voie des sciences."

²⁵ *Sol.* 27. 1; voir aussi *Them.* 2. 5 et 27. 1–2; *Per.* 27. 4; *Numa* 1 et *Lyc.* 1.

²⁶ Même pour les faits, Plutarque ne s'embarrasse pas toujours de chronologie et tend à les prendre isolément à l'appui de tel ou tel trait du personnage, comme je m'attache à le montrer dans la thèse que je prépare actuellement sur les rapports entre morale et histoire dans les *Vies*.

discussions stériles. L'oeuvre de Plutarque est assez riche et vaste pour qu'on évite le plus possible de telles déperditions d'énergie et qu'on s'attache à "étudier Plutarque lui-même dans ses *Vies*," selon le conseil de Wilamowitz sur lequel R. Flacelière a choisi de terminer l'introduction générale à son édition des *Vies*: qu'il me soit permis de parachever cet hommage en faisant mienne sa conclusion.

Paris

